

## MUSIQUE

**Bérénice**, de M. Albéric Magnard (1).

 « Tragédie en musique », nous dit M. Albéric Magnard. Et le titre est rigoureusement exact. Une tragédie, non selon Eschyle aux terreurs cyclopéennes, non selon Sophocle, à la sérénité céleste, mais selon Euripide aux douleurs féminines. Il ne s'agit pas ici de la lutte de l'individu contre la destinée; il s'agit de l'homme, pitoyable jouet de ses passions. Plus de sières attitudes en face de la fatalité, mais des plaintes, des gémissements. L'homme n'étonne plus, il touche, il émeut.

« *Titus reginam Berenicem dimisit invitum invitam* », Titus qui aimait passionnément Bérénice, — et qui même lui avait promis de l'épouser —, la renvoya de Rome, malgré lui et malgré elle, dès les premiers jours de son empire. Tel est le sujet traité par M. Albéric Magnard. Racine a déclaré que, selon lui, il n'y a rien de plus touchant dans tous les poètes que cette action.

Le dernier adieu de Bérénice à Titus, et l'effort qu'elle fait pour se séparer de celui qu'elle aime — a-t-il dit — renouveleront sans cesse dans le cœur des spectateurs la profonde émotion que le reste de la pièce y peut exciter. « Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie : il suffit que l'action soit grande, que les acteurs soient héroïques, que les passions soient excitées et que tout se ressente d'une tristesse majestueuse ». Il est certain que cette action très simple n'est soutenue que par l'expression de la passion et que son seul but est « de plaire et de toucher ». Mais, en dépit de ce que pensait Racine, en dépit de l'humanité profonde de ce poème, en dépit aussi de l'épanouissement magnifique de la musique, on n'écoute pas sans fatigue, sinon sans ennui, les discours que la détresse d'amour met dans la bouche de Titus et de Bérénice,

L'art du compositeur est cependant incontestable ; la pensée est noble, le style est distingué ; l'ensemble est harmonieux et séduisant ; la déclamation est tout à la fois ferme et souple. L'ouvrage a de l'unité et de la simplicité, et témoigne d'un très bel effort. Mais le conflit des passions est tout intime : les caractères ont une grâce mélancolique qui exclut toute évocation d'héroïsme, et le sacrifice final est dépourvu de grandeur. Et l'on ne peut s'empêcher de penser que l'abbé de Villars n'avait pas tellement tort de n'aimer pas une pièce qui, depuis le commencement jusqu'à la fin, n'est qu'un tissu d'élegies. Tristan et Isolde s'aiment d'autre sorte : leur passion est ardente, irrésistible ; contre elle se dressent en vain un rigoureux devoir, un implacable besoin de vengeance ; et, c'est pour ne pas forfaire à l'honneur, pour ne pas se condamner à la honte, qu'ils se réfugient dans la mort. Ainsi, « toute cette musique de langueur et de fougue, de fièvre et

de délices, c'est vers la mort qu'elle se précipite, ou plutôt vers une union absolue, éternelle, que les sens ne peuvent réaliser ». Le poème de Tristan montre que le Désir humain, lorsqu'il arrive à se libérer des contraintes extérieures, exige impérieusement l'absolu et l'infini. Mais les péripéties sont nombreuses dans le drame, depuis les cris de la manœuvre sur le navire que l'on sent frémir, voiles au vent, avec le tumulte de l'équipage, jusqu'à l'apparition de Marke, jusqu'à la plaintive scène du pâtre, lente comme le cours des heures, immense comme la tristesse et le désir, « décroissant pour renaître, tombant pour s'élever de nouveau vers une conclusion toujours reculée ».

Dans *Bérénice*, le problème se réduit à une rupture pénible entre deux amants ; et malgré toutes les ressources que M. Albéric Magnard a trouvées dans son talent de haute probité, malgré les nuances délicates avec lesquelles il a rendu les sentiments de ses personnages, l'esprit se désintéresse d'une situation dont le fond est toujours le même. C'est Voltaire, si je ne me trompe, qui a dit : « un amant et une maîtresse qui se quittent, ne sont pas, ne peuvent pas être un sujet de tragédie ».

Ces réserves faites, il faut encore une fois rendre justice au symphoniste dont les goûts sont classiques et la culture musicale traditionnelle, — pour me servir de ses propres expressions. M. Albéric Magnard a voulu se rapprocher le plus possible de la musique pure, et il est parvenu à se faire écouter avec sympathie et avec respect.

M. Albert Carré a monté *Bérénice* avec le soin dont il a donné déjà tant de preuves éclatantes. Les interprètes, M. Sowlfs a une voix solide, une bonne diction, et les attitudes et les gestes du personnage. M<sup>me</sup> Marentié prête à Bérénice des accents passionnés. M. Vieuille est admirable de tenue et de diction dans Mucien : il est grimé à merveille, et avec la fermeté et la richesse de sa voix, il donne un relief extraordinaire à un rôle secondaire. L'orchestre a mis en valeur les sonorités de la partition, les décors de M. Jusseaume sont merveilleux de pureté archéologique ; ils sont plantés habilement et éclairés avec une rare connaissance des effets.

RAMEAU.

---

## La Semaine Théâtrale

---

**Comédie-Française.** — *Gribouille*, comédie en un acte en vers de MM. Paul Souchon et André Avèze.

**Odéon.** — *Les Frères Lambertier*, pièce en trois actes de MM. Charles Hell et Auguste Villeroy. (Première représentation le samedi 16 décembre.)

**Théâtre Réjane.** — *La Revue Sims-Géne*, en deux actes et douze tableaux de MM. Rip et Bousquet. (Première représentation le samedi 16 décembre.)

 Nous nous demandons, nous nous sommes tous demandé qu'est-ce qui avait bien pu valoir au *Gribouille*, de MM. Paul Souchon et André Avèze l'honneur d'être représenté au Théâtre-Français, et nous n'avons vu là, écrite en vers faciles — sans plus — qu'une très lourde et très fade paysannerie, fort indigne, assurément, de la grande maison,

(1) *Bérénice*, tragédie en musique, en trois actes, de M. Albéric Magnard. Distribution : Bérénice, M<sup>me</sup> Marentié ; Lia, M<sup>me</sup> Charbonnel ; Titus, M. Sowlfs ; Mucien, M. Vieuille, et MM. Vaurs, de Poumayrac et Payan (Opéra-Comique, 15 décembre 1911).